

DEMARCHE INTELLECTUELLE

L'évolution des concepts au fil des années et leur renouvellement nous apparaissent comme un des phénomènes les plus intéressants et probablement les plus originaux, aujourd'hui où se développent partout et de plus en plus vite les techniques de communication. Il faut savoir que celles-ci ne sont pas nécessairement orientées vers la poursuite de la vérité. Elles peuvent même sécréter, distiller, répandre plus ou moins sciemment l'aberration proprement dite.

Nous verrons au cours de notre recherche que cette évolution des concepts présente en effet trois caractéristiques majeures, particulièrement préoccupantes :

Egarement des concepts.

Utilisation perverse des concepts.

Impuissance à retrouver le réel.

Ces deux derniers facteurs créent l'impasse culturelle et sociale c'est-à-dire : d'une part le consensus social comme inertie collective, d'autre part la crise aiguë des repères. D'où le déséquilibre mou de notre société.

L'ensemble de ces symptômes nous permet d'esquisser les contours de ce qu'on appelle la langue de bois. La mise en circuit très organisée d'un certain nombre de concepts finit par susciter dans l'opinion l'imitation, la répétition, voire l'adhésion de principe : la langue de bois est née.

Nous pouvons évidemment constater que ce vaste sujet est au confluent de nombreuses disciplines : linguistique, logique, psychologie, sociologie. Le langage étant le véhicule social par excellence, il faut savoir ce qu'il véhicule et la société qu'il contribue à façonner dans l'image même qu'il en renvoie à travers ses différents discours. « *La langue est la meilleure et la pire des choses* » disait le vieil Esope. Il ne visait sans doute pas uniquement l'organe de la médisance et de la calomnie dans le cadre d'une morale très individualisée. On peut

penser que le poète, très proche de nous en ce cas, marque au contraire combien la fonction véhiculaire du langage peut donner prise à l'immoralité intellectuelle, si répandue de nos jours.

C'est là le point de départ de notre recherche qui consiste à montrer comment fonctionnent les concepts, quel contenu de signification ils transmettent, quelle peut être l'influence sur les plans épistémologique, culturel et moral, d'un usage généralisé de la langue de bois.

Pour tenter d'illustrer notre propos, nous prendrons l'exemple du rapport entre deux concepts très utilisés aujourd'hui : celui de « dialogue » assez traditionnel dans la pensée contemporaine et celui plus actuel de « communication ».

La communication consiste à échanger des informations ou tout au moins à en diffuser. Elle est la forme dégradée du dialogue qui, lui, suppose un échange entre les personnes et par conséquent implique ce que sont les personnes, non ce que celles-ci ont à proposer comme informations. Or, la

communication via les ordinateurs a gagné les domaines où s'échangent et où se structurent en tout cas les données à communiquer. Mais la communication gagne aussi des espaces sociaux qu'on croyait à l'abri de cette emprise, en l'occurrence les communautés chrétiennes que forment les assemblées paroissiales.

On trouve ainsi dans le journal *La Croix* du 1/10/1996 un article de Jean Bianchi spécialiste de la communication à l'Université de Lyon, lequel fait allusion à un « *petit guide pratique de la communication à l'usage des communautés chrétiennes* ». Les auteurs en sont Geneviève Roux (de Chrétiens médias) et Patrice Canet (Fédération française de la presse catholique 1996). D'après Jean Bianchi, la communication devrait servir à cimenter le tissu social que forme la communauté paroissiale. Les auteurs sus cités prônent l'intérêt des fonctions d'accueil et de la participation des réguliers et des occasionnels. Dans cette optique apparaissent les thèmes rabâchés, il faut bien le dire, du renouvellement du style de la prédication, de la place des femmes, celle des différentes générations, etc.

Pourtant, il faudrait se rendre compte que toutes ces tentatives (bonnes intentions, pavé d'enfer) viennent du dehors alors que si la communauté existait en tant que communion dans les mêmes valeurs (nous faisons évidemment référence à l'analyse de Max Weber), tous ces efforts de participation pourraient acquérir leur sens. Ce n'est pas la communication qui donne du sens, c'est le dialogue.

Nous avons donc ici un exemple de la dérive conceptuelle qui fait confondre les deux termes alors qu'ils obéissent à deux visions différentes et même opposées du rapport à autrui.

La vie des paroisses quant à elle, obéit à une alchimie où la communication n'a qu'une moindre part. Car l'assemblée est une communauté soudée par ce qui lie ses membres dans la signification la plus haute de ce qu'ils ont à vivre ensemble.

Un des grands problèmes culturels et sociaux de notre époque tient au fond à l'absence d'une véritable analyse épistémologique des concepts que nous utilisons, au moment même où tout repérage est

brouillé. Le langage est avant tout porteur de sens dans la communication qu'il établit avec autrui. S'il n'est qu'un échange de signes et l'ensemble des codes de leur applicabilité, il fausse tout ce qu'il est censé lier et construire. Tel est le cas de nombreux concepts clés ou crus tels, utilisés consciemment ou inconsciemment au nom d'une communication prétendument libératrice.

Comme le fait judicieusement remarquer Chomsky : (in *Le langage et la pensée*. Payot p. 105) : « *Il est faux de penser que l'usage du langage humain se caractérise par le fait d'apporter de l'information. Le langage humain peut être utilisé pour informer ou pour tromper, pour clarifier ses propres pensées, pour prouver son habileté ou tout simplement pour jouer* ».

La dérive conceptuelle est aujourd'hui généralisée, elle nuit à la formulation des vraies questions tout en paraissant fournir les vraies réponses. Il s'agit là, comme résultante, d'un égarement intellectuel dont le poids peut paraître insurmontable aux jeunes générations. N'hésitons pas

à le redire : le déséquilibre culturel auquel nous assistons et qu'on appelle tantôt « crise de l'identité sociale » tantôt « perte des repères », tient en grande partie à un maniement aberrant et pervers des concepts de référence sociale.

De quoi s'agit-il au fond ? Il s'agit de constater que ces concepts ont changé dans leur appellation, mais ils modifient également la signification du réel qu'ils sont censés exprimer, d'où le malentendu (prémonition de Camus) comme mal social majeur et, disons-le dès à présent, la nécessité d'une catharsis langagière comme priorité absolue en épistémologie sociale.

Car la langue de bois ne se borne pas comme on le pense communément à mettre en relief la « montée de l'insignifiance » (l'expression est de Cornélius Castoriadis), ni même la perversion des concepts clés. Elle est une langue qui non seulement n'exprime pas le réel mais empêche de pouvoir l'exprimer.

Elle révèle en creux l'absence d'une réflexion métaphysique et religieuse. Elle est sans fondement culturel, d'où le besoin clairement reconnu d'une « refondation » du monde. Elle est malgré son caractère doucereux, à l'opposé de la litote et même de l'euphémisme parce qu'elle n'a pas d'arrière-fond. Quand elle devient prolix, elle pêche par l'inanité du propos en vertu de ce que disait Talleyrand : « *Tout ce qui est exagéré est inutile* ». Elle « surfe » sur le réel sans avoir prise sur lui.

Certes, on peut avoir la tentation banale d'inclure la langue de bois dans l'histoire des aventures de notre langue. Toutes les remarques concernant l'évolution de celle-ci ne seraient pas épiphénoménales. Mais la question de la langue de bois est autrement complexe et surtout d'un autre ordre. Car ce n'est pas la langue proprement dite qui est en cause, mais la « fonction » du langage.

La langue de bois procède d'une « intention » à faire du langage un vecteur de communication que l'on peut dès lors utiliser à telle ou telle fin. Ce fut au départ une entreprise au service des idéologies

relayée ensuite par le monde politique, grand pourvoyeur autant qu'utilisateur de la langue de bois.

Celle-ci, une fois répandue par la classe politique, passe dans les usages sociaux comme le virus s'introduit dans la cellule, pour s'y multiplier, contribuant à l'altérer et éventuellement à la détruire. C'est ce que nous avons appelé la « mise en circuit des concepts ».

Au point où nous en sommes la langue de bois est devenue un moyen de peser sur les rapports sociaux en les lénifiant, édulcorant (ça baigne !) mais aussi plus sérieusement de peser sur les structures sociales dans la mesure où elles sont présentées habillées de propos vagues, rassurants, consensuels, toujours flous et capables de flouer.

Dès lors tous les mots qui sont porteurs d'une charge émotionnelle, d'un impact affectif sont soigneusement écartés de la langue. Exemple : « ordre » (s-e ordre moral), « race », qui font éventuellement l'objet d'une auto censure. Ces exemples, à eux seuls, nous indiquent que le langage

(Télécom dans sa publicité dit : la communication) est une force, une invincible armada de mots, violents comme des poignards ou mous comme des tranquillisants. On voit qu'utiliser ou manipuler le langage dans sa fonction symbolique aboutit à modifier le tissu social, les comportements sociaux, mais aussi en même temps le système de valeurs auquel toute société se réfère.

Nous nous rendons compte que la langue de bois met en cause tout le processus de socialisation et révèle le « piège conceptuel » qui fait des concepts des instruments de mensonge et d'égarement, atteignant par là même l'ensemble des structures de la signification dans le mode d'expression que constitue le langage. Une entreprise aussi systématique et aussi dangereuse ne peut pas ne pas faire problème et ne pas pousser à la réflexion sur la notion même de pouvoir, en particulier le pouvoir politique.

Pour en rester strictement à la perspective analytique qui est la nôtre, il semble qu'il faille aujourd'hui « réincarner » le langage pour l'habiter,

pour sortir de l'avalanche des mots et accéder à la dignité de la parole, faire resurgir les préoccupations philosophiques qui fondent la qualité intellectuelle du discours sur la réalité. C'est là une tâche immense car il faut tirer les concepts de leur emprisonnement idéologique ou communicationnel, redonner à certains d'entre eux leur envergure épistémologique, déjouer sans cesse les tentatives de confiscation de la vérité par le langage.

Qu'il peut paraître lointain le temps où le poète s'écriait : « *Honneur des hommes, saint langage !* »

Et pourtant l'heure n'est elle pas venue de rétablir cet « honneur langagier », expression d'un humanisme conforme aux progrès des temps nouveaux ?

Comme un vœu dont on ne sait s'il est caprice ou intuition, peut-être pourrions-nous souhaiter que la langue de bois explose sous le choc du réel.

Entre catastrophe et espérance, sera-t-il possible de louvoyer longtemps ?

Qu'il nous suffise, pour l'instant au cours de cet ouvrage et dans l'examen d'un si grave problème, de faire une recension d'un certain nombre de concepts et d'expressions trompeurs, destinés à illustrer la situation que nous venons de décrire.

ACTUALITE

Voilà, semble-t-il, un mot explicite : on parle de ce qui se passe en ce moment. Mais le problème surgit dès qu'il s'agit de savoir de quoi est faite cette actualité. Là on voit que pêle-mêle, on nous présente des anecdotes, des faits divers, des événements, des faits proprement dits sans aucun souci d'intelligibiliser les uns ou les autres, à plus forte raison les uns par les autres. Exemple : les élections présidentielles aux Etats-Unis sont-elles un fait ou un événement ? L'actualité américaine est interprétée par chaque média à sa manière. La biographie de Brigitte Bardot est-elle anecdotiquement intéressante ou constitue-t-elle un fait de société dans la mesure où le personnage apparaît comme repère dans une certaine conception de la modernité féminine.

Si l'on doute de cette importance de la notion d'événement à cause de tout ce qui a été dit sur les limites de la dimension événementielle en histoire, il suffit de faire allusion aux nombreux ouvrages venant de paraître sur cette question. Ex : Paul Virilio : *Un paysage d'événements* (Galilée 96), Zaki Laïdi : *Le temps mondial* (coll. Faire sens), Deleuze : *Philosophie de l'événement* (P.U.F. 1994).

Si, comme l'affirme Zaki Laïdi, « *la problématique de l'événement se révèle d'une richesse inouïe* » peut-être faudrait-il sortir du flou conceptuel de l'actualité. Car, quel est en définitive le contenu de l'actualité ? Ce qui est actuel est-ce l'événementiel ? Si ce n'est pas le cas, qu'est-ce qui fait l'intérêt de l'actualité ? Autrement dit, l'information sur l'actualité a-t-elle un sens en dehors même de l'information fournie ?

On peut aussi se poser le problème de l'actualité dans son rapport au temps. On aperçoit mal que ce que l'actualité met en jeu, c'est le rythme même du temps et donc que ce qui est actuel, c'est aussi ce qui est dans le présent. Le présent absorbe-t-

il tout le contenu de l'actualité ou au contraire, souligne-t-il l'importance événementielle de ce que l'actualité propose et semble retenir comme tel ? Comment l'actualité interfère-t-elle en nous avec notre approche subjective du temps ?

Il est facile de se rendre compte par le foisonnement même des questions posées que l'actualité est le contraire d'un concept clé. Sans épaisseur épistémologique, il n'est pas un référent valide pour discerner cette autre épaisseur qui est celle du concret.

Nous avons affaire à un nouveau mot piège, un mot qui ne fonctionne pas comme un instrument d'intelligibilité.

C'est là une des principales caractéristiques du fonctionnement de la langue de bois.

AGE

« *Vous faites sonner terriblement votre âge* »
s'exclamait, offusquée, Arsinoë dans *Le Misanthrope*.

Depuis Molière, il ne semblait pas que l'âge eût été un facteur sociologique ou politique très important. L'âge était surtout invoqué au sujet des mariages de raison ou d'intérêt et de ce fait il occupait une certaine place dans les vaudevilles et le domaine comique en général.

L'âge aujourd'hui est devenu un concept très sérieux qui intervient en démographie, en économie et même en bioéthique car l'âge du fœtus n'est pas un sujet léger.

L'aventure nouvelle du terme fut d'abord celle du troisième âge. Qu'est-ce que le phénomène social du troisième âge ? Bien autre chose que le simple constat révélé par une date de naissance. Pour les politiciens par exemple, cet âge ne signifie rien. Ils se croient tous en effet insensibles aux contingences du vieillissement affectant leurs seuls électeurs. Les électeurs eux, sont à peine susceptibles de jouer un rôle s'ils ont de peu passé la cinquantaine.

On ne sait pourquoi, d'ailleurs, l'avènement du troisième âge s'est accompagné de certains rites : goûters périodiques, jeux de loterie, déplacements régionaux de temps en temps. Le troisième âge, c'est l'âge du club, celui où n'ayant en principe rien à faire d'intéressant, des gens perdent leur temps en loisirs, en occupations en trompe-l'œil. Au cours de ces dernières années, pendant que la société s'affairait, le troisième âge préfigurait et concrétisait dans le présent ce que serait celui-ci quelques décennies plus tard.

Fragile conception. Le troisième âge se prolongeant, on en est venu à parler de quatrième

âge, sans doute celui de Jeanne Calment, la doyenne mondiale en étant l'emblème sinon la promesse.

D'un groupe social s'élargissant au quatrième âge, on en est pourtant venu à la ségrégation par l'âge qui a commencé à se manifester dans les années 80, avec la retraite à soixante ans et la préretraite encore plus tôt. Petit à petit, des clivages sont apparus et l'âge est devenu un facteur de ségrégation sociale.

Aujourd'hui on a franchi un pas de plus. L'âge est devenu un facteur de sélection. Favorable, en principe au moins, aux jeunes, il est décisivement marginalisant dès la cinquantaine. Dans toutes les carrières de la beauté ou de la représentation, l'âge est un couperet. Bref, tout le monde redoute le vieillissement, présenté comme un avantage (on sera voué aux loisirs de plus en plus tôt) et qui, en réalité, prive de droits sociaux particulièrement gratifiants. (Par exemple le droit à la reconnaissance d'une qualification, d'un savoir-faire maximal réalisable au fil des années, droit à la participation sociale dans le domaine des décisions). Il est piquant de voir qu'on fait appel au troisième âge pour le soutien scolaire,

dans le même temps où toute intervention dans les domaines économique et culturel est soigneusement proscrite.

Il est vrai que l'âge est devenu cher, il a un coût. Mieux vaut donc embaucher des jeunes moins expérimentés qu'il faut former (le mot est à la mode), mais dont le salaire est moins onéreux. On sacrifie donc, dans un certain nombre de cas, la compétence, la considération et même l'aisance du salarié qui a pourtant sérieusement consacré plusieurs dizaines d'années de sa vie au service de la société quelle que soit la forme sous laquelle a été accompli ce service.

Dans le domaine du travail, l'âge est un des rares repères à quoi les gouvernements et les entreprises s'accrochent, mais comme dans toute expression de la langue de bois, le repère est fallacieux : car, comme un effet de boomerang et cela est piquant aussi, les hommes politiques et les élus de tout bord se trouvent eux-mêmes rattrapés par l'âge qui est destiné à leur dénier un jour ou l'autre, toute capacité à gérer le bien public. Quel émoi quand il a été question au R.P.R., d'une interdiction à postuler

une responsabilité politique à partir de soixante quinze ans ! Tous pensent évidemment que l'âge n'est jamais un obstacle à sauver la nation. S'ils raisonnent juste, ils ont le tort de n'avoir pas prôné cette intrépidité à l'égard de tous les fonctionnaires et cadres exclus plus ou moins autoritairement par l'âge, du marché du travail.

On s'aperçoit, par l'examen de cette vaste comédie sociale, que le travail n'est pas seulement une activité rémunératrice (encore que cela vaille la peine d'être examiné) mais aussi la garantie d'un statut dans la société que le chômage ou l'abandon précoce d'un métier font perdre à l'intéressé.

Le bel âge, l'âge bête, l'âge mûr, le grand âge, toutes ces expressions qui mettaient l'accent tout simplement sur les étapes de la vie, disparaissent. Aujourd'hui l'âge est entré comme joker ou comme aléa dans l'univers économique et démographique. Il n'est plus lié au temps qui passe mais aux impératifs d'une logique économique éprise de rajeunissement systématique des acteurs économiques. On arrive à ce paradoxe au Japon que les dirigeants sont âgés tandis

que le personnel des entreprises a souvent moins de trente ans. Le changement social et culturel qui s'amorce commence à inquiéter les instances morales de notre monde.

Ce faux repère va-t-il pouvoir fonctionner tel quel encore longtemps ? Il est permis d'en douter car l'âge ne peut être un critère abstrait, indépendant de la personne. A travers l'âge c'est de la personne qu'il est question, de son évolution, de l'idée qu'elle se fait du temps, de l'idée qu'elle se fait de sa place individuelle dans le monde.

C'est donc en fonction de la personne que le critère de l'âge peut être envisagé. Mais comme repère arbitraire au service d'intérêts économiques, il devient une atteinte à la liberté de création ou d'expression de la personne.